Lettre de C. Spengler à Émile Zola du 9 avril 1898

Auteur(s) : Spengler, C.

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

affaire Dreyfus, Journalisme

Relations

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Citer cette page

Spengler, C., Lettre de C. Spengler à Émile Zola du 9 avril 1898, 1898-04-09.
Édition des lettres internationales adressées à Émile Zola.
Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)..
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/6907

Présentation

GenreCorrespondance
Date d'envoi1898-04-09
AdresseOrbe

Description & Analyse

DescriptionUne "vieille" malade, auteur de romans, envoie une copie manuscrite d'un article de A. Dufour paru dans la *Gazette de Lausanne*.

Information générales

LangueFrançais
CoteSUI SPENGLER 1898-04-09
Éléments codicologiques 4 bifeuillets originaux cousus ensemble.
SourceCollection famille Émile-Zola

Informations éditoriales

Éditeur de la ficheCentre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).
Mentions légales

- Fiche : Centre d'Études sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Image : Document reproduit avec l’aimable autorisation des ayants droit d'Émile Zola. Toute reproduction du document est interdite sans autorisation des ayants droit. Les demandes peuvent se faire à l'aide du formulaire de contact.

Contributeur(s)Macke, Jean-Sébastien
Notice créée par Jean-Sébastien Macke Notice créée le 17/07/2019 Dernière modification le 21/08/2020

---

1)

9 Avril 1898

Extrait de la Gazette de Lausanne.

Paris. (de Mr Zola)

L'auteur des Rougon-Macquart était célèbre, à sa renommée, il vient d'ajouter un élément qui le grandit, la sympathie, qui va droit à l'homme, tout en faisant des réserves sur le romancier.

Son Paris est une Sodome; c'est lui qui le dit. Lui qui doute de l'enfer, pour qui nous en peindre le tableau effroyable? il est fidèle, et le place précisément dans la ville qu'il aime, grouillement monstrueux de souillures et d'hallucinés, de vices innommables et de fantastiques utopies, mélange inconçu de fange immonde et de rêve niais, d'aberrations ignobles et de théories dynamito-sociales? — Et c'est à ce Paris, si vraiment c'est là Paris, — c'est à cette métropole du crime de la débauche et de la folie, qu'il voudrait demander le verbe inconnu et cherché qui doit régénérer le monde!

Je croyais, pour ma part, que ce vieux cliché de la Ville-lumière, mis à la mode par V. Hugo, avait fait son temps. Pas du tout: il est des légendes qui, comme l'hydre de Lerne, ont cent têtes; où l'on en coupe une il en repousse deux... — On se frotte les yeux en vérité, quand, après avoir subi l'écoeurement de plus de 400 pages, où l'on n'a trouvé qu'ignominie ou démence, on vous demande de voir, dans "les fumées que le vent couche vers l'Est... les vaisseaux d'or qui partent de l'océan de Paris, pour aller instruire et pacifier la terre!"

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/6907?context=pdf

Quels instructeurs, quels pacificateurs que les affreux fantômes en qui se condensent les pestilentielles exhalaisons de cette mer d'iniquité et de délire, que vient de nous décrire M. Zola!

Eh quoi! On nie l'Evangile, on le met au vieux fer, comme usé, démodé, caduc et banqueroutier, et voilà le chorège qu'on veut mettre à sa place! Ah! combien l'énormité du talent, je dirais volontiers son hypertrophie, est loin de la sereine grandeur du génie! Et faut-il qu'au "panache" national dont M. Zola vient, pourtant, d'avoir tant à souffrir, il dérobe, lui aussi, un brin agressif et chatoyant, pour en parer son laurier d'écrivain?

La France? C'est un pays sympathique par beaucoup de côtés, comme d'autres pays par des côtés différents. C'est un pays qui travaille comme d'autres travaillent. Si la science est tout, comme semble le vouloir M. Zola, la science poursuit partout son enfantement de Rome à Berlin, de St Pétersbourg à Boston, à Paris, tout en s'y montrant grand, n'en a plus le monopole.

Y aurait-il, au fond de tous les coeurs français, cette naïveté de s'imaginer que les autres peuples se désolent, en leur for intérieur, d'être nés ailleurs et autres que la grande nation qui se croit, de bonne foi, peut-être, mais non sans une vanité un peu puérile, l'initiatrice universelle, le foyer de tout, le coeur du monde?

Que dirait donc M. Zola, si la reine Victoria, l'empereur d'allemagne, le tsar lui-même, s'arrogeaient, par droit de naissance, la prétention de modeler la France à l'image de leur

conception personnelle? Ah! les beaux cris que pousseraient avec lui tous ses compatriotes! Le droit à la Vie, ce droit que l'illustre romancier proclame si haut, ne vent-il pas que l'on vive la vie française, sur les bords de la Spréé comme sur ceux du Tibre, de la Néva comme de la Seine, voire sur ceux du Potomac?

Pour moi, je crois davantage à l'efficacité du recueillement national dans son ubiquité diverse, qu'à l'initiation, privilège d'un pays, d'un peuple, d'une ville. Si 89 fut un bien, voici tantôt cent dix ans que Paris en a doté le monde civilisé, et on n'en saurait conclure à un droit imprescriptible de pédagogie universelle.

Les idées vraiment fécondes sont de tous et pour tous et, en raison même de leur fécondité, marchent toutes seules et sans lisière; dès qu'on veut les imposer à autrui, elles changent de nom et s'arrêtent d'elles-mêmes.

Sans doute, et dans la description, et dans l'expression, il y a exagération manifeste et forcée. Quand on brosse en coups de pinceau formidables, on n'est guère d'humeur à s'attarder aux nuances et, pour frapper fort on frappe lourd. Pour peindre juste et cru, on s'adapte à l'oeil une loupe qui grossit tout et qui multiplie les proportions au détriment de la proportion. Et voilà comment il se fait que le naturalisme devient souvent, s'il m'est permis de forger un mot, le dénaturalisme.

Je ne crois pas Paris si Sodome que ça !
J'y vois, dans toutes les carrières, à tous les degrés de l'échelle sociale, de grands esprits et de nobles âmes ; j'y sens, si c'est à moi de le rappeler à mon tour, palpiter un peu, beaucoup même, je l'avoue, du cerveau de l'humanité, et battre aussi un peu de son cœur. Dans la grande ville, il y a autre chose, Dieu merci, qu'une sentine judéo-chrétienne roulant l'or et l'immoralité, qu'une bande de jouisseurs et de vendus, pesant de tout le poids de leur scélératesse sur une base de famine et de misère. Comme ailleurs, encore, le bien et le mal s'y enchevêtrent dans l'inextricable fouillis de la vie. Elle s'y exaspère peut-être, mais en somme, elle y reste elle-même. Il faut que Paris en prenne son parti, il est dans la nature, dans notre commune nature et n'en dépasse pas les limites ; et bien lui en prend car, sans cela, il serait un monstre, et les monstres ne vivent pas longtemps.

Oh ! je le sais bien, il y a le Paris qui travaille et qui pense, le Paris savant et chimiste qui, au dire de M. Zola, détient et prépare, dans l'œuvre scientifique de ses laboratoires, le germe de l'avenir. Il y a, par surcroît, le tranquille athéisme de Marie et de Max, prêtre et ouvrier, qui, elle converti à la tranquillité sans Dieu en faisant un mari et un père, la science ? l'espérance par elle serait faite, l'Evangile de Jésus est un code caduc, dont la sagesse humaine ne peut retenir que quelques

maximes morales : la sagesse humaine, peut-être, mais la sagesse qui se laisse pénétrer du divin ?
D'ailleurs, est-ce si sûr que cela ? Et, pour ne citer qu'un nom, le grand Pasteur, cette gloire bien française, qui valait, je crois, tous les savants que l'auteur met en scène, était-il, lui, convaincu de la faillite du christianisme ?!..
L'homme n'est-il qu'un cerveau, et n'a-t-il pas un cœur, dont la science, précisément doit se défier, pour rester claire et sûre d'elle-même ? Alors, ce Dieu qu'elle trouvera pour l'homme, à votre dire, elle ne l'offrira donc qu'à l'homme mutilé ? Un dieu froid, un dieu sec, fait d'abstrait et de formules abstraites, qu'il faudra apprendre à connaître en classe, un dieu de bacheliers ! Merci, nous aimons mieux le nôtre, nous l'aimons mieux, dis-je, parce qu'il sait aimer et se donne aux petits comme aux sages.
D'ailleurs, ces idées d'humanité, de solidarité et de justice d'où vous sont-elles venues ? Qui les a apportées sur la terre ? Pourquoi vous emparer d'une main, du légitime héritage de Jésus de Nazareth, tandis que, de l'autre, vous lui montrez la porte qui conduit au musée des antiques ? allez, vous aurez beau faire ; à ce cri deux fois répété par Pierre, à Lourdes comme à Paris : "une religion nouvelle !" il n'y a qu'une voix qui puisse donner une réponse satisfaisante, que celui qui la crie la mette dans la bouche d'un Clément d'Alexandrie d'un Savonarole ou d'un Luther, que, même elle passe dans la clameur de vérité et de

Fichi

justice que vous-même, M. Zola, vous
poussiez hier encore...

Non, elle n'est point dans la nature, dans
cette nature qui broie les faibles pour garder
les forts, qui jette l'oiselet au bec de l'épervier
et l'agneau à la gueule du fauve. Cette nature
où fait rage le combat pour la vie, reste
le domaine de la science; qu'elle y règne,
qu'elle lui arrache ses secrets, tous ses secrets.
Si le catholicisme romain la redoute, dites-vous,
j'ajouterai qu'il est des formes religieuses,
moins craintives, parce qu'elles se basent sur
la conscience — autant dire sur le sentiment
sincère du péché — et non point, comme
vous l'insinuez, faute d'observation directe
faut-il croire, sur des pratiques étroites et
imbéciles.

Et quelle que soit la magie du style, je
doute fort que la grandiloquence somptueuse,
mais creuse des dernières pages de cette
conclusion qui trahit le besoin vague d'en
finir avec le choc des opinions entrechoquées,
je doute fort qu'elle convertisse personne
si même l'auteur est bien sûr de sa foi.
Eh bien! s'il le fut jamais, aujourd'hui,
j'en jurerais, elle doit s'être éclipsée;
tout martyre est un titre de noblesse,
et noblesse oblige...

× × ×

Chose étrange! l'anatomiste impitoyable,
l'observateur passionné a écrit là y
regarder de près, un roman à tendance
et c'est à ce titre que j'ai le droit de le
discuter. Le livre y perd peut-être en
valeur littéraire, parce qu'un roman ne
prouva jamais rien, mais on peut dire
qu'il y gagne en signification morale.
La psychologie y coudoie enfin la
physiologie. On sent que l'écrivain se trouve
à un tournant de route: à travers le corps,
l'âme apparaît. C'est une amour qui mérite
bien qu'on la salue et qui est venue à son
heure. Le lecteur me comprendra.

Et que l'auteur creuse plus avant la parole
qu'il met dans la bouche de Grandidier: "Ah!
le pain, croire que le bonheur régnera quand
tout le monde aura du pain, quel imbécile
espoir!"

Des lèvres plus augustes l'avaient dit avant
lui, au désert, en termes presque identiques,
et quand l'esprit du mal eut entendu ces
mots éternels: "L'homme ne vivra pas
de pain seulement," il ne trouva rien à
répondre.

A. Dufour.

(Envoi d'une vieille malade Mlle C. Spengler,
auteur d'Etrange destinée et de Toujours, roman
suisse, recommandés par Mme Louise d'Alq,

dans l'Appendice à l'Anthologie féminine, 137 bis Boulevard Haussmann, Paris.)

Ces deux ouvrages sont en vente chez Grassart à Paris, et chez Payot, Lausanne.

N. B. Cet envoi est fait à l'insu de Mlle A. Dufour.

Les livres de Mlle Caroline Spencer ont un but religieux. Ce sont des romans à tendance.

Orbe, le 16 avril 1898

— A cette heure, le monde entier a l'œil sur vous... Toutes les consciences droites vous souhaitent un éclatant triomphe dans la lutte héroïque où vous êtes engagé!

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/6907?context=pdf